

Le Liberrtaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr.
 Six mois. 3 fr.
 Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
 Six mois. 4 fr.
 Trois mois. 2 fr.

LA LÉGENDE

L'homme est toujours la proie des légendes. Petit, on lui affirme qu'un envoyé divin, le père Noël, bonhomme à la barbe blanche, descend chaque année sur la terre, au moment précis où le Christ naquit dans une étable. Il apporte des jouets qu'il distribue, par les cheminées, aux enfants bien sages.

Il suffit de déposer son soulier sous le trou noir par où s'envole la fumée des rêves enfantins et celle, plus réelle, du charbon acheté par la maman. Puis le bébé s'endort, sa nuit est traversée par des rêves merveilleux. Le bonhomme Noël arrive, accompagné d'un gentil petit âne, chargés tous deux de jouets aux couleurs vives, aux formes attachantes. Il y en a encore et toujours. Les vitrines des grands magasins, contre les glaces desquelles on s'est écrasé le nez le dimanche, précèdent, défilent dans la cervelle de l'enfant. Au réveil, la réalité paraît plus modeste, limitée aux moyens de la famille, mais le petit s'en contente tout de même, levant les mains à chaque apparition, poussant des petits cris de surprise et de satisfaction pour un objet de deux sous.

Malgré cette douce et bonne impression, quel enfant n'a douté un jour de la légende dont on abuse sa jeune imagination ? Le bébé, soucieux, n'osant avouer franchement qu'il n'a plus foi dans les affirmations paternelles, reste éveillé, trouble tout le long de la nuit, curieux de voir de ses propres yeux le vieux bonhomme à la barbe de neige, au risque d'être pris, en flagrant délit de surveillance, et d'être puni par le don d'une verge, remplaçant la collection de jouets à laquelle il prétend avoir droit.

Heure angoissante entre toutes. On redoute la vérité, le désenchantement de la réalité toute nue. On redoute surtout de prendre les parents en train de mentir, de profiter grossièrement de la généreuse crédulité dont on fait preuve. Tout, dans l'attitude des grands, fait prévoir la méchante supercherie. Le moment arrive enfin ; des ombres coupables se glissent jusqu'à la cheminée légendaire ; des mains déposent les paquets achetés chez le marchand du coin de la rue. Et l'enfant, au cœur palpitant, avale ses larmes, retient son souffle, feint de dormir, ment à son tour par son silence qui l'opprime, tandis qu'il voudrait se jeter au cou de la mère pour lui crier : — C'est donc toi, Noël ! Que ne me le disais-tu ?

Que ces choses paraissent lointaines lorsque l'âge est venu vous jeter dans l'âpre lutte pour l'existence. Ah, les légendes d'autrefois, comme on s'en amuse, les épaules soulevées, par la conscience, des bêtises et des mensonges dont on entoure l'enfance. On se croit raisonnable, fort, armé pour la bataille. Ce n'est plus le moment de venir vous raconter des histoires surnaturelles, des légendes de bonshommes barbus, se promenant sur les toits par un temps de neige. On est un homme, un homme qui rejette l'irréel pour ne s'attacher qu'aux choses tangibles. On veut faire soi-même son bonheur.

Et voici qu'on se laisse prendre à d'autres légendes. A date fixe, comme si le Sauveur naissait une seconde fois ce jour-là, le bonheur passé. Il suffit encore une fois d'être confiant et bien sage, de déposer non le soulier de jadis dans la cheminée troublante, mais un bout de papier imprimé dans une boîte de bois. Pour réussir l'opération merveilleuse, il faut de nouveau fermer les yeux, dormir, ne pas regarder ce qui se passe. Et, bien qu'on ait rêvé de bonheurs complets et légitimes, il faut surtout, — ah, c'est une condition bien impérieuse, — il faut surtout se contenter des

misérables désillusions qui vous assaillent lorsqu'on examine au grand jour les satisfactions ainsi obtenues.

Malheureusement, le jour ne vient pas pour tous où l'on flaire la grossière supercherie, où l'on découvre le mensonge de la dangereuse légende. Notre rôle d'anarchistes consiste à faire que les yeux ne se ferment point sur l'opération électorale, à provoquer le doute dans les esprits, à montrer le néant de la providence sociale comme nous avons reconnu celui de la providence divine.

Lorsqu'on reste éveillé, quand on guette du haut de sa conscience les détails du mystère, on aperçoit encore une fois se glisser des ombres furtives. Ce sont les préjugés qui viennent échanger contre les bouts de papier, la malheureuse destinée qu'ils nous préparent. Ombres du passé, survivances d'autrefois, préjugés ancestraux qui pèsent sur nos volontés, tous les fantômes de nos imaginations se donnent rendez-vous, tandis que nous dormons dans l'attente de ce qui nous surviendra demain.

Il semble, cependant, qu'un mouvement se dessine contre la flagornerie du suffrage universel. Des groupes se forment pour entreprendre, dans les réunions électorales, non l'équivoque campagne abstentionniste d'autrefois, mais une ardente agitation anarchiste.

Nos adversaires se préparent. Les profiteurs trouveront-ils cette fois, devant eux, des camarades calmes et résolus pour battre en brèche leur œuvre néfaste d'asservissement ?

Préparons-nous également. Par la parole, par le journal, par la brochure, essayons d'atteindre la foule des êtres que l'on veut à nouveau offrir en proie aux légendes de misère et d'ignorance, que l'on veut sacrifier aux appétits des mauvaises fées de la politique.

Henri Duchmann.

Vive le Roi !

Pour une fois, savez-vous ! Le roi Léopold qui vient de dépasser, n'était pas un monarque ordinaire.

Alors que ses confrères couronnés tiennent au respectabilité royal, lui s'en fichait absolument. Fille de concierge, Caroline Lacroix lui plut, et sans plus de façon, il en fit sa maîtresse en titre d'abord, son épouse ensuite.

Dans les temps anciens, les princes prenaient volontiers la houlette et recherchaient les bergères ; c'était charmant et de bon ton, ces idylles pastorales, mais cette époque n'est plus, et l'on prend toutes les précautions imaginables pour que des héritiers haut cotés dépucellent en catimini sans que rien ne transpire de ces délicates opérations, les petits rois innocents de notre vieille Europe. Alphonse d'Espagne et Manuel de Portugal, par exemple.

Lui, le vieux roi, n'y alla pas par quatre chemins. Sans se soucier de l'effarement que sa décision provoquait chez ses courtisans, il promut sa facile conquête aux plus hautes dignités et fit bénir par le pape l'union contractée, avec celle qui savait si bien chatouiller sa sensibilité.

Très chrétiennement le mariage fut célébré ; Caroline Lacroix devint baronne de Vaughan, ce qui sonne un peu mieux. Ce mariage, certes, est moins surprenant que l'accouplement fameux de la carpe et du lapin, mais c'est quelque chose tout de même. C'est en somme le triomphe de la démocratie et la revanche du sang rouge, du sang carotte sur le sang bleu. Parmi les belles dames de l'aristocratie belge, saute-les élégantes et parfumées qui gravitaient autour de cette Majesté un tantinet décaite, il dut s'élever un tollé général quand on connut la favorite. Eh quoi, cette roturière, cette fleur de plumeau osait forniquer avec le roi des Belges, empereur du Congo, avec l'auguste Léopold ! Elle osait si bien que ce dernier ne pouvait plus se passer d'elle.

Moi, je trouve cela tout simplement admirable. S'il y a encore des Pyrénées, au moins on ne peut dire qu'il existe aujourd'hui une barrière entre la couronne et le balai. Désormais, quand les mères, très talon rouge, reprocheront à leur progéniture de se mésallier, celle-ci invoquera l'exemple du grand Léopold et les mères seront confondues.

Qui sait ? partant de si haut, l'exemple sera peut-être contagieux, et tous les princes et toutes les princesses ne voudront peut-être que des plébéiennes dans leur couche. Et nous, les citoyens obscurs, nous serons obligés de coucher avec des comtesses.

E. P.

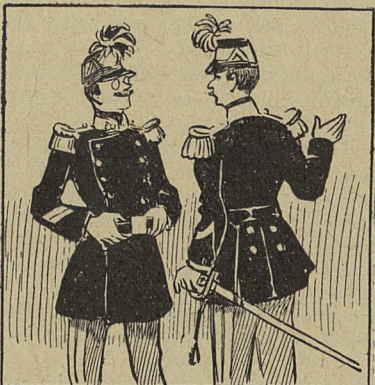


TRAVAIL DE NUIT



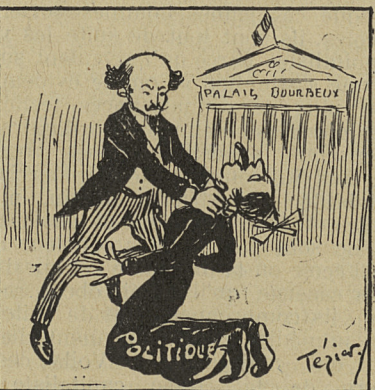
— Ne confondez pas le travail de nuit des mitrons avec le travail d'obscurantisme de Mgr Amette.

LA CASTE



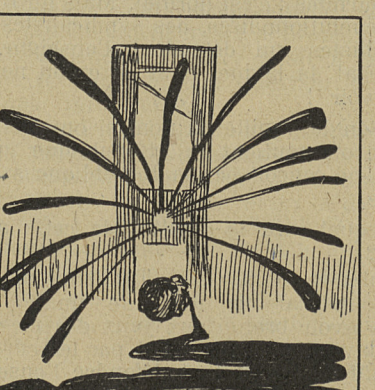
— Mon cher, il n'y a que les roturiers qui désertent. On les envoie à Birabi, et c'est justice. Nous autres, fils de la noblesse, nous ne désertons pas : nous allons faire simplement un tour à l'étranger, comme les émigrés, nos pères. Et les chefs de l'armée de la République nous acquittent.

LE BEAU CRIME



Sans la protection des socialistes parlementaires, il y a longtemps que cette vilaine de garce de Politique aurait été étranglée par le peuple.

LE PROGRES INDUSTRIEL



Louable émulation des philanthropes internationaux.

VOICI LE REDEMPTEUR !



— Noël !... Noël !... Le Rédempteur ce n'est pas mon poulet, né dans une basse-cour, mais bien le Christ, né dans une étable. A me voir, vous ne vous en doutez pas.

Noëls et Noël

J'ai demandé au petit garçon du sixième ce qu'il mangerait de bon le soir du tteveillon. Il m'a répondu :

— J'ai pas, des lentilles ou des pommes ragout... ou p'têtre bien du pain sec ?...

Le petit garçon descend avec moi dans la rue. Nous flânons, et nous admirons les étalages.

Les moutons de la boucherie sont encordés ; il y a des guirlandes de laurier et de faux lierre autour des quartiers de bœuf. Le confiseur a illuminé son étalage à l'aide d'ampoules électriques entourées de papier multicolore qui donne des tons aimables aux pyramides de choses précieuses entassées dans son magasin.

Que de bonbons fondants, de crottes de chocolat, de marrons glacés ! C'est une orgie en bleu, en rose, en violet, en or.

Le petit garçon du sixième m'a demandé :

— C'est bon, tout ça ?
Je lui ai répondu : — Oui, mais ça fait mal aux dents.

Chez le rôtisseur, des oies montrent leur ventre où les truffes font des taches brunes ; des poulets attendent la broche ; des rôtis se prêtent dans leur jus.

Le petit garçon du sixième m'a encore demandé :

— Est-ce bon, tout ça ?
Je lui ai répondu : — Sans doute, mais ça donne des indigestions.

Pauvre petit garçon du sixième. Quel Noël espérez-vous ? Ne sont-ils pas pareils tous les jours ? Et gris et maussades : pommes ragout, lentilles ou pain sec. Crois-tu donc que le mystérieux bonhomme Noël, dispensateur de choses fameuses pour les tout petits, déposera dans tes chaussures quelque céleste présent ? Non, mon ami, non, l'auguste voyageur n'ame pas les souliers troués. Tu n'auras rien, rien que des pommes ragout, des lentilles ou du pain sec...

Mais ne sommes-nous pas comme toi, petit garçon du sixième, nous les grands ? Les vieux Noël ne valent pas mieux que les Noël de notre enfance ; les valent-ils seulement ? Et pourtant l'on croit, l'on croit tout de même un peu que l'année qui va bientôt commencer sera meilleure que les autres, ses aînées ; on croit à cela, mais oui, et l'on s'en va presque joyeux au-devant de la nouvelle année.

Le fils du charpentier Joseph et de Marie, qui naquit en Galilée une nuit de Noël, crut peut-être bien lui aussi à quelque chose de nouveau. Il crut sans doute que la laideur n'était pas éternelle, que la beauté pourrait tout de même bien un jour habiter sur la terre. Pauvre type ! Il est mort de sa croyance.

Noël, Noël, c'est Noël ! Ohé, vous autres les déçus, les désillusionnés, vous tous qui frissonnez de tristesse et de misère, qui avez laissé le meilleur de vous-même accroché aux ronces du chemin, qui vous êtes cognés à tous les angles des pires réalités, venez, approchez vos épaules grelottantes de la table du rêve. Entrez à l'hôtel de l'Espérance, vous êtes servis !

C'est Noël, tas de clochards, mal vêtus, mal foutus, trimardeurs harrassés, ouvriers fourbus, ménagères inquiètes, pierreuse à la chair triste, cousettes anémiées, humanité malheureuse et gémissante. Ohé, les gars ! Ohé, les filles ! Ohé, tous ! écoutez : La vieille année en gésine va nous donner une nouvelle année jaunette, accueillante ; je vous dis que le soleil enfin luira pour nous, qu'il fera bon, que le rêve refluera, que toute la grisaille qui pèse sur nous s'évanouira.

Toi, le clochard, tu auras une maisonnette, parfaitement, une jolie maison avec des volets verts, toute fleurie de clématites et de volubilis. Ah, ah ! mon gaillard, tu te laisseras vivre, hein ! et tu ne regretteras pas les nuits passées sous les ponts. Toi, l'ouvrier, tu quitteras l'usine, tu as assez travaillé, tu vivras tranquille, heureux, entouré de l'affection des tiens. Toi, la ménagère, tu n'auras plus à compter, à économiser, à te priver de tout pour boucler le budget de la famille, tu pourras acheter pour les tiens les meilleures choses sans crainte. Toi, la pierreuse, tu ne fouleras plus l'asphalte des nuits entières en quête du problématique client, tu n'auras plus à subir les répugnantes étreintes des ivrognes et les caprices

des vieux noctambules dépravés, tu seras heureuse toi aussi, nul ne te rappellera les jours noirs et les nuits honteuses ; tu pourras, enfin ! coucher seule si cela te fait plaisir ; et toi, petite cousette, tes doigts agiles ne confectionneront plus pour les pimbèches de la haute, les toilettes délicieuses que tu porterais si bien. C'est pour toi, rien que pour toi que l'aiguille courra dans la soie. Ah, mes amis, l'année prochaine sera une belle et joyeuse année, nous serons bien vêtus, nous serons gais, nous serons alertes, nous mangerons de bonnes choses...

— Nous mangerons des lentilles, me dit le petit garçon du sixième.

C'est vrai, malgré les vieux rêves fous, peut-être même à cause d'eux, l'année nouvelle ne nous apportera rien de nouveau, rien qu'un peu plus de peine et de lassitude. Noël se fout de nous. Le vieux farceur ne veut rien mettre dans nos souliers, et l'espérance, la vieille espérance qui bérça si longtemps la douleur humaine, démenage de notre pensée à la cloche de bois, sans crier gare.

Pourquoi aussi espérer du nouveau. Quoi donc attendre des autres ? Qu'ils viennent à nous avec leurs biens, leurs richesses, leur bonheur ? Allons-nous attendre que la haine des classes fonde en une fraternelle étreinte, que notre Noël arrive enfin tranquillement, doucement, en valsant ?

Non, hélas ! foin de rêveries attendrissantes : au diable la chimère habillée de mauve et de rose tendre ; au diable l'espoir innocent qui annihile la volonté !

Le cœur des personnes sensibles doit-il s'ulcérer de cette constatation : il faut en convenir, Noël ne viendra pas à nous, il faudra l'aller quérir, et pas avec des prières, des bulletins de vote, des projets de lois et autres engins humanitaires, mais avec l'énergie froide, raisonnée, que rien ne peut faire fléchir, avec aussi certaines dragées qui, bien que n'étant pas fabriquées chez les confiseurs en renom, n'en seront pas moins fameuses. Et l'on dansera à ce Noël-là.

Eugène Péronnet.

UN CRI D'ALARME

Des choses inouïes, invraisemblables, se passent en ce moment à Buenos-Aires et dans toute la République Argentine. Se prévalant des faits que le télégraphe vous aura déjà communiqués (exécution du chef de police, colonel Falcon), le gouvernement est en train de commettre froidement, implacablement, infamie sur infamie, à l'abri et au moyen de la scélératesse déclamation de l'état de siège qui a suivi l'attentat et qui est en vigueur par tout le pays, durant 60 jours.

La situation, à Buenos-Aires principalement, est identique à celle qui suivit l'insurrection de Barcelone. Le dimanche 14 novembre, jour même de l'attentat (où n'intervint que son seul auteur), la répression féroce commença. Notre journal, *La Protesta*, assailli par une bande de policiers ivres de vengeance, fut saccagé de fond en comble, les caractères détruits et la machine, acquise après tant de sacrifices, brisée complètement.

Tous les ouvriers conscients connus, tous les propagandistes ont été arrêtés, de même que les rédacteurs de *La Protesta*. Les locaux de la *Fédération ouvrière*, ainsi que de l'*Union des Travailleurs* ont été également saccagés par les gardiens de l'ordre et tous les camarades qui en formaient les conseils directifs sont sous les verrous ou à bord des navires de guerre. Tous les lieux de réunion ainsi que les locaux ouvriers sont fermés par ordre de la police, ainsi que les bureaux de *La Vanguardia*, feuille socialiste.

Et le plus grave, c'est le silence ordonné sur tout cela par les autorités, du reste bien secondées par la presse vile, rampante et lâche du pays. On ne

sait absolument rien sur ce qui se passe ici. Hommes, femmes, enfants disparaissent subitement tous les jours, mystérieusement, dans la rafle commandée. Qui sont-ils, combien sont-ils, de quoi sont-ils accusés ? Personne ne peut le dire.

L'ukase policier, communiqué aux journaux, est ainsi conçu : « Il est absolument interdit de ne rien publier concernant l'attentat, les arrestations et les mesures répressives prises par les autorités, ni de donner aucune information des faits anarchistes de l'étranger (!!!) sous peine de suppression du journal ».

Voilà où nous en sommes. Nous faisons donc un appel urgent à la solidarité morale des camarades et de tous les hommes de cœur d'Europe, afin que leur protestation indignée se manifeste d'aussi puissante et efficace façon que dernièrement, lorsque des faits aussi barbaquement semblables se produisirent dans la malheureuse Espagne.

Au nom des femmes et des enfants brutalement sacrifiés, broyés par la répression sauvage : aidez-nous !

Montevideo, 18 novembre 1909.

LES REFUGIES A MONTEVIDEO.

On demande large reproduction, en place visible, dans toute la presse libre européenne.

PROPOS D'UN PAYSAN

La R. P. et la Transformation administrative de la France

Nous avons laissé Lucien au moment où il nous exposait les méfaits dont serait la source l'adoption de la Proportionnelle en matière électorale et où il exprimait l'espoir que du discrédit du parlementarisme surgirait l'accroissement en nombre et en conscience du syndicalisme révolutionnaire.

A bout de souffle, le copain s'était tu. Il avait pourtant encore quelque chose à dire, et l'autre soir, à la nuit tombante, il rappela à ma turne pour terminer l'entretien.

Une des conséquences les plus importantes de la R.P. et du scrutin de liste, ce sera, me dit-il, la transformation administrative de la France, l'événement le plus considérable qu'il y ait eu depuis 1789 au point de vue gouvernemental. Les Arlequins de la bande proportionnaliste qui processionnent et discourent dans tous les coins du pays, nous ont dit à demi-mot ce qu'il fallait entendre par cette fameuse transformation : Ce n'est ni plus ni moins que la suppression de la commune et par-dessus le marché la suppression de l'arrondissement.

Donc, plus de communes et plus d'arrondissements ? Voilà le dernier mot de la décentralisation. La plus petite unité administrative serait le département. Ch. Benoist trouve même que le département est encore trop petit. Il veut en agglomérer quatre ou cinq, revenir aux anciennes provinces. Que serait l'individu noyé dans cette immense unité administrative ? Rien ! Moins que rien. Il n'y aurait qu'une poussière d'individu en face d'un pouvoir central puissant. Cette unité provinciale, grande et lourde, ne pourrait être mise en mouvement que par la grande presse, que par les grands journaux capitalistes.

Nous venons de voir que l'individu serait brisé, broyé, annihilé par ces nouveaux rouages. Cette annulation de l'individu rendrait impossibles les coalitions d'individus, c'est une vérité de la Palisse ; elles seraient arrêtées dès le début. Les injustices et les coups de force resteraient impunis, plus qu'aujourd'hui même.

Qui donc les empêcherait ? A qui s'en prendre ? Aux députés ? Mais les députés imposés par la presse ne seraient pas là ; on ne les verrait jamais. Et Laisies le bonapartiste, qui a le culot de nous dire qu'avec ce système de vote les députés seraient les serviteurs du peuple. Drôles de serviteurs qui seraient invisibles. Passe encore pour l'arrondissementier qui est obligé, s'il songe à sa réélection, de parcourir son collège électoral, de converser avec les électeurs, de leur écrire des lettres, de faire les commissions à Paris. Celui-là, s'il n'est pas le domestique des électeurs, il en a du moins un peu l'air, et il peut essayer de le faire croire.

Par ce qui précède, tu peux te rendre compte des motifs pour lesquels les décentralisateurs à la manque en veulent à l'arrondissement. Il me reste à l'expliquer pourquoi ils tendent aussi à supprimer la commune.

La commune n'est pas seulement l'unité administrative succursale de l'Etat telle que nous la voyons aujourd'hui. Elle est, en tous temps, par tous les lieux et sous tous les régimes, l'unité territoriale, le groupement primordial, naturel, vivant, de gens habitant côte à côte, dans une solidarité relative autant que le permet l'obstacle de la

grande propriété et la muselière gouvernementale.

L'autonomie de la commune devrait être le point de départ de toute décentralisation franche, mais voilà : le paysan hait le monsieur bien nippé et aux pattes blanches. Il l'a foutu dehors comme un malpropre des municipalités campagnardes. Les conseils municipaux et les municipalités sont au pouvoir des paysans.

Sous l'empire, alors que les maires nommés par le chef de l'Etat étaient des petits bourgeois ruraux, les nobles, les légitimistes demandaient l'élection des municipalités par les électeurs, pensant que le château dirigerait tout. Le contraire est arrivé. Aussi les réactionnaires d'aujourd'hui reviennent à la conception de Gambetta et de Floquet, la Commune-Canton, les fonctionnaires plus nombreux de cette commune élargie seraient nécessairement des bourgeois.

Les réunions se suivent. La troupe panachée des partisans de la R.P., où Drumont coudoie Reinach, s'agite et se démène. De leur côté, les arrondissementiers, par peur du blackboulage, rentrent les griffes dans le gâteau qu'ils ne voudraient pas laisser prendre. Ils ont compris où les menait la campagne proportionnaliste, au triomphe des candidats du pape et des camelots du roi.

Réussiront-ils, ces messieurs de la R. P. ? Pourquoi pas ! S'il y a une bonne discipline proportionnaliste, je veux dire si les proportionnalistes se désistent au second tour en faveur des proportionnalistes plus favorisés qu'ils soient de droite ou de gauche, du marais le plus stagnant ou de la montagne la plus extrême.

Et Jaurès après le triomphe sera le dictateur du Nouveau Régime, le nouveau Cromwell, à moins qu'il ne soit tout bonnement et bien malgré lui le tombeau de la République bourgeoise et le fossoyeur du parlementarisme.

Je crois, en effet, fermement que le scrutin de liste doublé de la R. P. amènera la désaffection du régime parlementaire par le peuple. Les masses rurales et ouvrières voyant que les gros bonnets de la politique se foutent d'elles perceront à jour le mensonge démocratique. Les effectifs du syndicalisme grossiront et le syndicalisme renforcé par la débâcle et la discrédit du parlementarisme sera forcément et inévitablement révolutionnaire.

Ainsi conclut Lucien. Nous verrons si l'avenir réalisera sa prophétie.

Le père Barbassot.

Carnet d'un Affranchi

Moi. — Alors, camarade, c'est là toute la façon d'aimer, et tu trouves aisément des campagnes assez naïves pour partager ton opinion, si on peut appeler ça une opinion ?

Lui, se rengorgeant. — Certainement, certainement, et j'ajouterais, pour corroborer ton exclamation, qu'elles partagent non seulement ma manière de voir, mais aussi mon lit et ma chaise longue, ce qui est plus agréable encore... pour moi.

Moi. — En somme, si je comprends bien tu ne fais aucune différence entre une femme et un water-closet ?

Lui. — Mon vieux ami, j'ai évolué, et je puis dire que je fais litière de tous préjugés à l'heure présente. D'ailleurs je ne suis même pas sentimental. Je n'ai jamais dit à une femelle ces paroles vides de sens : je t'aime ! depuis que j'ai étudié à fond la physiologie de l'homme. Cela me semble tellement ridicule et grotesque que je ne saurais l'employer. Et puis, est-ce un argument ? Est-ce scientifique ? Non, véritablement, il faut être fou à lier pour tomber dans des aberrations pareilles.

Moi. — En effet, ton esprit s'est durement élargi et meublé, et si le bonheur en ce monde n'est malheureusement qu'un vain mot, personne au moins ne pourra t'en rendre responsable. Avec des idées hypertrophiées comme les tiennes, nous aurions une vie charmante. Aucun et surtout aucune ne voudrait quitter notre cattede de rires.

Lui, ahuri. — Comment, toi aussi tu déraisonnes, tu emploies des formules sociologiques, des symboles métaphysiques ? Je crois que tu ne perdras pas ton temps à apprendre le mécanisme du syllogisme. Cela vaudrait mieux pour ta pauvre personne que d'aller chanter des aubades à quelque jeune drôlesse.

Moi. — Véritablement, tu es d'une force surprenante, mais j'avoue que malgré ton lourd bagage de sciences (?) tu ne m'incites pas à pleurer sur mon ignorance. D'un autre côté, j'attends avec sérénité l'époque où — l'impersonnalité triomphant partout — vous vous servirez de vagues artificiels. O époque bénie, sois la bienvenue, car les humains, égaux devant des appareils sexuels égaux, ne connaîtront plus les affres de l'amour et de la jalousie.

Lui, n'ayant pas compris. — Toujours est-il que nous, les scientifiques, les purs, les vrais, nous ne pouvons être victimes du « milieu ». Nous ne souffrons point. Chaque jour, nous prenons consciemment nos trois douches, nous nous alimentons rationnellement, nous analysons régulièrement nos urines, nous tissons un chapitre selon saint Darwin ou saint Lamarck, et enfin nous as-

souviens nos besoins d'ordre intime avec n'importe quelle femme, même par la force, puisque nous sommes dépouillés de sentiments.

Moi, radieux. — C'est en effet très pratique, et pour la marche méthodique de machines telles que vous, c'est un programme suffisant, un peu sévère, mais enfin, je regrette simplement que nous ne goûties plus le charme du rêve, la grâce des beautés naturelles, le frisson des voluptés poétiques. Mais, encore une fois, que voulez-vous, le « squelette de la Vérité » est dressé dans certains corridors, je suis obligé de le constater entre deux méditations. C'est égal, la Vérité complète, harmonique, et non mutilée, c'est-à-dire personnelle, animée, capable d'instruire, de toucher, est autrement jolie et... intéressante.

Robert Delon.

L'Enseignement de l'Etat

Les évêques ayant attaqué l'enseignement laïque en interdisant à leurs ouailles de mettre entre les mains des gosses quelques livres des écoles laïques, aussitôt nos gouvernants de montrer le péril clerical et les révolutionnaires qui, autrefois, criaient « A bas la République » de défendre l'enseignement de l'Etat ; on voit même certains d'entre eux en demandant le monopole.

Tout le monde est fixé sur la valeur de l'enseignement laïque et même ses défenseurs reconnaissent que tout en valant peut-être un peu mieux que l'enseignement religieux, l'enseignement de l'Etat est mauvais. La question a été élucidée dans les milieux révolutionnaires il y a longtemps.

Si on est au courant de ce qui se passe dans les écoles laïques primaires, on connaît peut-être moins en quoi consiste l'enseignement secondaire donné aux fils du peuple depuis l'âge de leur sortie de l'école primaire (11-13 ans) jusqu'à 16-18 ans.

Le recrutement des élèves pour l'enseignement secondaire se fait par voie de concours. On fait donc une sélection parmi les enfants des prolétaires et on prend ceux qui sont les mieux dotés, les plus intelligents, les plus travailleurs.

L'enseignement secondaire est donné pour les enfants des travailleurs dans les écoles pratiques ou professionnelles de commerce et d'industrie.

Cet enseignement a été importé des Etats-Unis d'Amérique et a eu un très grand succès tout d'abord en Allemagne. C'est ce qui a fait la puissance commerciale et industrielle de l'Allemagne. Ensuite, on a acclimaté ces écoles en France.

Les gouvernants, les capitalistes étaient obligés de le faire si la nation voulait pouvoir lutter contre la force commerciale et industrielle des Etats-Unis, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Aussi le fond de l'enseignement secondaire en France pour les enfants des travailleurs n'a que ce but.

Pour y arriver, on fait appel à l'égoïsme immédiat des enfants ; on leur fait comprendre qu'avec des connaissances techniques plus grandes, ils arriveront dans la vie mieux outillés pour la lutte ; ils pourront ainsi mieux jouer des coudes et être plus heureux que leurs camarades qu'ils ont laissés à la primaire et qui ont été obligés d'aller travailler au bureau ou à l'atelier à l'âge de treize ans.

On ne fait pas du sentimentalisme dans ces écoles, ni de la philosophie. C'est un enseignement tout à fait matérialiste. Tout art est banni de ces officines.

L'idéal c'est l'argent, le coffre-fort. On fait entendre aux jeunes gens qu'il n'y a que cela dans la vie et on leur apprend que c'est en exploitant les autres qu'on peut arriver à avoir de l'argent, à être heureux.

C'est l'éducation américaine.

Lorsqu'ils ces jeunes hommes sortent de ces écoles, ils sont tout de suite les valets des capitalistes parce qu'ils veulent surtout avoir une « situation ». Comme évidemment ils ont plus de connaissances techniques que les ouvriers ou employés ordinaires (on leur enseigne plusieurs langues vivantes, steno, dactylo, comptabilité commerciale et comptabilité industrielle, dessin, mathématiques, mécanique, etc.) et aussi parce qu'ils ne sont pas révoltés (on leur a appris à l'école où la discipline est aussi dure qu'à la caserne, qu'il fallait obéir, se soumettre), ils comprennent tout de suite leur intérêt immédiat et ils deviennent chefs de bureau ou contremaîtres. Voilà des défectueux de la classe capitaliste qui, s'ils avaient reçu une autre éducation, auraient été les meilleurs défenseurs de la classe ouvrière.

Que les politiciens défendent cette méthode, rien de plus naturel. Qu'ils défendent la République de Draveil, de Narbonne et de Fournies, c'est normal. Mais qu'il y ait des révolutionnaires, des syndicalistes, des anarchistes qui défendent l'enseignement de l'Etat, la laïque, c'est ce qu'on ne peut concevoir !

Qu'on le veuille ou non, si on défend la laïque on soutient la République parce qu'on ne conçoit pas la République sans la laïque.

Et quel sera le résultat de cette agitation ?

J'entends déjà M. Tartempion, candidat radical ou socialiste unifié, dire, après avoir brandi aux yeux des électeurs le cadavre de Ferrer « Tué par les curés » : « Citoyens, il faut défendre l'enseignement laïque, l'enseignement rationnel » donné par la République à vos enfants, il faut la défendre contre les attaques de l'hydre cléricale. Et c'est tellement nécessaire que les représentants de la classe ouvrière comme Hervé et Jouhaux sont bien d'accord avec nous pour défendre l'Ecole. L'enseignement de l'Etat est donc bon et est un facteur de progrès puisque ces hommes le défendent. »

A la rigueur, on peut comprendre que les socialistes-collectivistes de toutes les couleurs demandent le monopole de l'enseignement. Ne sont-ils pas étatistes, centralisateurs ? Ils veulent simplement réformer l'Etat, tandis que les anarchistes veulent le détruire. Ils veulent tout centraliser tandis que les anarchistes veulent décentraliser.

Ce qui est bizarre aussi c'est de voir les syndicalistes les plus en vedette partir en guerre contre les curés pour la défense de la laïque.

S'il y a une agitation à faire, ne pourraient-ils trouver mieux ?

Les militants ouvriers ne feraient-ils pas

son des voluptés poétiques. Mais, encore une fois, que voulez-vous, le « squelette de la Vérité » est dressé dans certains corridors, je suis obligé de le constater entre deux méditations. C'est égal, la Vérité complète, harmonique, et non mutilée, c'est-à-dire personnelle, animée, capable d'instruire, de toucher, est autrement jolie et... intéressante.

Robert Delon.

mieux de s'occuper de l'éducation des jeunes que de perdre tant de temps et d'énergie pour avoir si peu ?

Est-ce que les syndicats ne sont pas mieux qualifiés que l'Etat pour donner une éducation professionnelle.

Ces écoles professionnelles ne seraient pas impossibles pour les syndicats puisqu'elles ne sont à prévoir que dans les grandes villes. On peut, lorsqu'on sait et lorsqu'on veut.

Que d'un geste généreux et sage, noble et intéressé, les syndicats offrent leur caisse, que les militants fassent des sacrifices pour l'instruction et l'éducation des jeunes. Que ceux qui luttent actuellement pour préparer une société plus rationnelle, plus équitable, plus belle, se soucient un peu du cerveau de ceux qui formeront cette Société. Ce sera là une action autrement positive et féconde en résultats de toutes sortes.

Henry Combès.

Maïthus et les Anarchistes

Les camarades lisent, chaque fois avec surprise, les critiques acerbes dirigées contre eux par l'auteur des articles néo-malthusiens. Dans le dernier numéro, notre contradicteur abuse. Je crois donc indispensable de remettre au point, pour lui d'abord qui n'est pas anarchiste, pour les camarades émus, qui s'alarment de cette répétition de phrases malthusiennes, les rapports entretenus par les anarchistes et les néo-malthusiens.

Ainsi que j'ai eu devoir l'indiquer dans un article intitulé *Libre maternité*, pour les anarchistes, Malthus n'était, comme tant d'autres conservateurs sociaux, qu'un bâtisseur de systèmes. Les statistiques employées par d'autres pour des démonstrations différentes, lui servaient à établir une loi toujours contestable, — puisque les données qu'il prétendait valaient avec les époques, les individus et les circonstances, — aboutissant aux plus cruelles conséquences : la négation du droit à l'existence pour les déshérités.

Les néo-malthusiens rejettent cette abominable conclusion pour s'en tenir à la loi de Malthus. Ils répudent avec raison le monstrueux moyen indiqué par Malthus pour réduire les naissances, — c'est-à-dire, l'abstinence absolue des joies sexuelles pour les déshérités, — après l'avoir remplacé par l'usage de moyens préventifs, plus conformes aux nécessités de notre organisation.

Il faut avouer qu'il n'y a là rien de bien séduisant pour les anarchistes. Néanmoins, aucun milieu, sauf le leur, aucun journal, sauf le *Libertaire*, ne donneront l'hospitalité aux théories néo-malthusiennes. Leurs propagateurs nous accusent volontiers d'ignorance et de mauvaise foi, mais il est à remarquer qu'ils ne peuvent le faire que dans un journal fondé et entretenu depuis seize années par des anarchistes.

Est-ce à dire que ceux-ci se sont ralliés d'emblée aux arguments néo-malthusiens ? Loin de là. Ils ont vu dans leur ensemble quelque chose de pratique et de neuf, non pour mettre à mal la société actuelle, que la pratique néo-malthusienne des bourgeois ne trouble pas dans son fonctionnement, mais ainsi que je le disais, dans le but de préservation et de sauvegarde individuelles.

Cette concession faite aux néo-malthusiens ne leur suffit pas. La bourgeoisie hypocrite et néo-malthusienne les assimilant à des pornographes, les disciples de Malthus sont venus vers nous, parce que nous examinons et que nous discutons sans parti pris les idées, quelles qu'elles soient. Loin de s'assourdir, de tenir compte de nos conceptions de transformation sociale, ils sont restés parmi nous avec une conception malthusienne de la société qu'ils veulent améliorer progressivement et non bouleverser de fond en comble. Et parce que nous soutenons que l'usage des préservatifs ne remplacera jamais la révolution sociale, les néo-malthusiens, en général et notre collaborateur en particulier, nous traitent avec un mépris qui prête à rire.

Lorsqu'on songe que la propagande néo-malthusienne n'a pu se faire, jusqu'ici, qu'à l'abri de la tolérance anarchiste.

Nous avons tenu compte des idées néo-malthusiennes, non pour les adopter d'un seul coup, sans discussion, au nom de Malthus qui fut un abominable théoricien de l'égoïsme bourgeois, et de Drysdale qui voulait atténuer ce rigorisme cruel en introduisant dans la loi de Malthus des moyens d'amélioration, le sort des humbles, mais pour nous en servir chaque fois qu'elles seraient une arme contre le despotisme social.

Encouragés par notre bonne volonté, les néo-malthusiens sont allés jusqu'au bout de leur méthode, la présentant comme la panacée universelle et jetant l'anathème à qui n'acceptait pas cette manière de voir.

C'est ainsi qu'on peut lire, dans le dernier numéro du *Libertaire*, des phrases dont l'énormité surprend : « Aucune question d'amélioration, aucune matière économique ou politique, aucun sujet social actuel ou futur ne peut être envisagé sérieusement et utilement sans s'appuyer sur le terrain solide malthusien et néo-malthusien. Rien à faire sans le néo-malthusianisme. »

Lire une affirmation pareille dans une bible ou dans un catéchisme passerait encore, mais proposer cet article de foi, présenté avec une telle infaillibilité, à des anarchistes, c'est, il faut l'avouer, mal connaître le milieu que l'on veut gagner à sa cause.

Pourquoi ne pas s'en tenir à l'exposé pur et simple des idées, sans acrimonie, sans méchanceté, sans affirmations audacieuses, qui vont toujours à l'encontre du but poursuivi ?

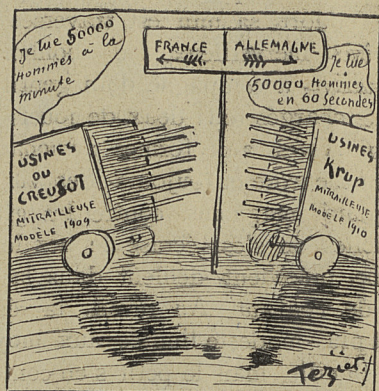
Et ne serait-il plus permis de s'expliquer librement, de présenter franchement sa pensée, sans être accusé de *plastronner* en s'emparant d'une idée que l'un ou l'autre propageait à un moment ou à un autre ? Lorsque Robin s'écriait : *libre amour, libre maternité*, il n'était plus malthusien, car je défie à n'importe quel disciple de Malthus de trouver de telles revendications dans les écrits de son maître, — mais il était anarchiste, puisque l'anarchie comprend la liberté intégrale de l'individu.

Mais quand, abandonnant le domaine des libertés nécessaires au développement de l'humanité, des partisans de Malthus conseillent au peuple de ne plus procréer du tout, de se suicider — le mot est en toutes lettres — afin d'entraîner dans le néant la bourgeoisie capitaliste, ainsi qu'on peut le lire dans certaines brochures, néo-malthusiennes, nous avons le droit de dire que l'exagération d'un simple moyen de libération individuelle conduit à la pire décadence et que nous avons le droit de nous élever contre ces abominables doctrines, au nom de la vie que nous sentons en nous, au nom de la vie que nous voulons vivre pleinement.

L'ignorance n'est-elle pas le lot de ceux qui prétendent posséder le remède infaillible, et ne feraient-ils pas mieux — plutôt que de nous égarer — leur dédain — de chercher tout simplement à nous comprendre ?

H. D.

SUPREME ARGUMENT



Faites des enfants, bons prolétaires, la Veuve les attend au détour des lois.

La Revision du Procès Ferrer

Si je fais entendre aujourd'hui quelques notes discordantes dans le concert de louanges en l'honneur de Soledad Villafranca et de la révision, ce n'est pas dans le but de jeter un discrédit, ni sur la campagne de Ferrer, ni sur l'œuvre qu'elle a acceptée de mener à bien, mais il faudrait cependant s'entendre et, quoique de nationalité différente parler le même langage, si je puis dire ainsi.

J'avoue tout d'abord, tant je crains qu'on se méprenne sur ma pensée, que la personnalité de Soledad Villafranca a toute ma sympathie, pour les épreuves qu'elle a subies et le meurtre de son ami et surtout aussi parce qu'elle est celle choisie et jugée digne par Ferrer de continuer l'œuvre pour laquelle il a tout donné, jusqu'à sa vie.

Sous le bénéfice de ces sentiments, que j'ai conservés si m'est permis de m'étonner que Soledad ait pu songer à solliciter une entrevue de Morel et de Weyler.

Bien qu'elle se défende d'y être allée en sollicituse ou en suppliante, l'acte demeure et ne s'explique pas ; après la campagne ardente menée de toutes parts non seulement contre le sinistre Maura mais aussi contre Morel qui en continue l'œuvre de sang, on demeure stupide devant cette légèreté, cette inconscience chez une victime des inqualifiables procédés d'Alphonse et de sa bande.

A la presse elle confie ses espoirs, basés sur l'intime conviction que Morel « réprouvait les procédés employés au moment de la répression de Barce-lone ». Le héros de Cuba, aussi « a compris ses plaintes (!) et tous les personnages officiels qu'elle a pu approcher « déplorent l'exécution de Ferrer. Ces messieurs — ajoute-t-elle — m'ont écouté avec une attention et une courtoisie parfaites ; ils ont même, en m'écoulant, montré quelque émotion. »

On se demande si vraiment on n'est pas le jouet d'un rêve burlesque. J'avais devant moi le numéro spécial des *Temps Nouveaux* consacré au drame de Montjuich et dans lequel les amis de Ferrer mettent Morel et Maura dans le même sac : « Le premier ne vaut pas ce mépris que l'autre — disent Naquet et Laisant — il n'en est que la doublure hypocrite ; si nous avions à opter entre deux brigands, nous préférons peut-être le bandit brutal, qui prend, devant le monde, hautement la responsabilité de son crime, au brigand hypocrite qui y met des formes et s'efforce de tromper le public sur la nature de ses actes et de ses intentions : les condamnations aux travaux forcés et à mort qui sont prononcées chaque jour, démontrent que ces sinistres puissances de réaction poursuivent leur œuvre... »

Ainsi s'expriment des hommes qui connaissent Ferrer et les dessous de cette affaire honteuse, qui s'efforcent de faire un peu de lumière, tâche à laquelle ils conviennent les socialistes, révolutionnaires et anarchistes.

Soledad Villafranca elle-même, au meeting du 10 décembre, ne paraissait pas s'illusionner beaucoup sur le crédit qu'il convenait d'accorder au nouveau gouvernement quand elle disait : « Il y a en a qui ont enterré mourir dans les bagnes d'Afrique ; il y en a qui ne sont pas encore jugés et qui sont condamnés d'avance. »

Pendant l'état de siège, Gabriel Alomar avait demandé la révision, et ce n'est qu'après le rétablissement des garanties constitutionnelles (!) que sa voix put se faire entendre dans la « Campana de gracia » et la « Publicidad » ; Moret n'en fit pas moins poursuivre ce dernier journal et interdire la continuation de la campagne ; à cette époque, l'émotion ne lui était pas encore venue !

N'est-ce pas que tout cela concorde bien avec les paroles adressées à Soledad Villafranca.

Il ne s'agit plus cette fois d'arracher du bague un innocent ou un être cher à la mort ; le forjement a reçu son horrible sanction ; restent donc la fortune conquisée et l'honneur de Ferrer. Je ne pense pas que les dévouements moraux et matériels fassent défaut pour atteindre le but que s'était assigné Ferrer ; il est bien venu à l'esprit de certains la baroque idée d'une statue au martyr, souscription que, le premier, Jean Grave, reprouva, mais celle d'un grand effort pécuniaire en faveur de l'Ecole moderne n'a même pas été effleurée.

Lorsqu'un bandit détrousse un individu après l'avoir assassiné, il ne vient pas à la pensée de la veuve d'exiger une restitution.

Quant à la révision, elle ne nous occupe guère. Ainsi que nous le disait très justement un camarade espagnol, Francisco Ferrer n'a pas besoin d'être réhabilité à nos yeux ; pour nous il ne peut sortir plus grand de la révision, en admettant qu'elle fut obtenue, et cela ne modifierait en rien l'opinion de nos détracteurs.

En résumé, les démarches de Soledad auprès des bourreaux espagnols ne furent pas seulement inutiles, mais elles constituent un erreur regrettable.

Lors de son dernier voyage, Soledad Villafranca a pu s'en apercevoir.

Emile Czapek.

Guerre à l'exploitation commerciale

Neuf années se sont déjà écoulées depuis le jour où sur ce même journal, je fis l'exposé de l'« Entente Economique », œuvre d'action anticommunautaire, laquelle, marchant de pair avec notre action antipolitique devait nous aider dans notre lutte contre tout esprit d'autorité.

Or, jetons un regard rétrospectif sur ce qui a été fait en ce sens, nous constatons que rien ou presque rien n'existe.

Plus de trente colonies du *Libertaire* (1906-1907) ont expliqué le mécanisme du projet ; je suis allé moi-même faire des causeries sur ce sujet dans presque tous les départements de France ; nul n'a pu trouver un seul passage, écrit ou oral, permettant d'y trouver notre philosophie en compromission ; et, malgré deux tentatives d'essais, le projet n'a reçu aucun commencement d'exécution. A quoi cela tient-il ? Est-ce à dire que ce soit irréalisable ? Non ! Et pour preuve, prenons en France l'industrie pour la vente des cafés, qui consiste à colporter ce produit des succursales Carvalho ou Caipha chez le consommateur. Voilà une entreprise commerciale qui, loin de périr, augmente de jour en jour son chiffre d'affaires et s'occupe pas moins de onze mille courtiers ou placiers à l'écoulement de cette unique denrée.

Ce que ces maisons ont fait pour le café, nous pouvons autant qu'elles, sinon plus, le faire pour d'autres produits, et, je le répète, sous une forme anticommunautaire.

Si j'ai choisi, de préférence, cette industrie à toute autre, c'est parce qu'elle est celle qui se rapproche le plus du fonctionnement de l'« Entente Economique » qui ne doit être que l'intermédiaire direct — partant utile — entre le producteur et le consommateur.

Or, si nous supprimons l'esprit cupide et autoritaire qui préside en cette entreprise, nous constatons qu'elle peut fonctionner, car le café existe, le consommateur également ; il suffira donc qu'une « Entente » s'établisse entre l'intermédiaire direct et le consommateur pour que tous deux en profitent.

Mais, me dira-t-on... le capital pour l'achat... où le trouver ? Je réponds... chez le placier (!).

Si nous avions, en France, onze mille camarades affranchis du patronat, gagnant leur vie au placement d'un quelconque produit d'alimentation, dans les campagnes ou, de préférence, nous aurions à écouler nos produits alimentaires ; nous aurions ainsi un triple avantage qu'il est facile de toucher du doigt.

Le premier nous donne onze mille propagandistes, car indépendamment du patron le camarade n'hésiterait pas à consacrer à la diffusion de nos idées le temps qu'il passait autrefois à l'usine.

Ce sera là un exemple qui ne peut qu'inciter d'autres travailleurs à venir à nous ;

(1) Paraitra prochainement une brochure explicative sur le fonctionnement de l'« Entente Economique ».

on peut dédaigner d'écouter les anarchistes qui nous indiquent la prison comme l'anti-chambre de la liberté, mais on écoute ceux qui vous assurent le moyen de vivre libre en dehors de l'usine.

Et voici le deuxième avantage : Les placements que nous ferons directement porteront préjudice au commerce, qui, se trouvant frustré des bénéfices qu'il réalisait avant notre entremise, se verra un jour de plus en plus acculé à la faillite.

Lorsque les commerçants commenceront à se voir réduits à cette extrémité, par la concurrence que leur feront les salariés chassés, eux, de l'atelier par le perfectionnement mécanique, l'unité des classes aura fait un grand pas, car nous serons deux — le commerçant et le travailleur — à crier que tout n'est pas pour le mieux en cette société bourgeoise.

Enfin, voici le troisième avantage : Je vous le donne pour ce qu'il vaut, car il ne faut pas oublier que chacun est libre de placer à la ville ou à la campagne, puisque dans l'« Entente Economique » l'autonomie individuelle de tous ses membres doit être une des bases principales de sa vitalité. Néanmoins, il est incontestable qu'il y a intérêt considérable à pénétrer dans la campagne pour transformer l'éducation qu'elle reçoit.

Donc, ce ne sera que le jour où, à côté des journaux qui la touchent tels que : la *Croix*, le *Nouvelliste*, la *Semaine Religieuse*, le *Petit Idiot*, etc., nous pourrions leur donner nos journaux et nos brochures, leur donner la discussion, ce ne sera, dis-je, que ce jour qu'il nous sera possible de faire du prosélytisme chez le paysan.

Or, n'oublions pas que si l'éducation révolutionnaire laisse beaucoup à désirer en ville, à la campagne tout reste à faire.

Et, pourtant, il faut que le jour de la révolution, l'on puisse trouver à la caserne, sous la même casaque, l'ouvrier des champs et celui des villes unis par les mêmes sentiments d'humanité et d'émancipation intégrale.

Pour cela, efforçons-nous, de jour en jour, à mieux vivre par des moyens qui sont encore les meilleurs travaux de démolition sociale.

F. Calazel.

Pour la formation et le développement des groupes anarchistes

Beaucoup de camarades, pour ne pas dire tous, ont cru qu'il n'était pas nécessaire de s'organiser, conformément au programme de notre parti qui ne veut pas d'organisations proprement dites pour ne pas avoir de chefs.

Dans cette méthode de voir il y a certainement des raisons sérieuses, mais il y a aussi des erreurs dont nos camarades sont les premiers et les seuls à en porter le poids ; car forcément si nous ne sommes pas organisés, nous ne pouvons faire aucun combat, aucune action réelle et efficace pour le bien même de notre parti.

Nous qui ne voulons pas être organisés uniformément et réglementairement et qui n'avons pas besoin de l'être, il nous est quand même nécessaire, voire même indispensable d'être organisés par groupes, de quartier dans les grandes villes, régionaux ou locaux, en province ou dans les campagnes.

Car si nous ne sommes pas organisés, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous restons chez nous... et nous ne faisons rien.

Combien de camarades isolés, qui ne font rien, et cependant ne demanderaient pas mieux de combattre de bon cœur s'ils avaient des moyens à leur portée. C'est parce que j'ai vu que ces moyens ne sont pas si loin qu'on le croit et qu'on peut facilement se les procurer que je me suis décidé à écrire ces lignes. Certes, nous ne sommes pas un nombre bien considérable de militants dévoués qui, en tous temps et tous moments, sont décidés à marcher. Mais combien dans l'ombre sont ceux qui aiment et estiment nos idées parce qu'elles sont justes et humaines, parce qu'elles veulent l'égalité des hommes et le bonheur de tous, c'est-à-dire la suppression des inégalités sociales. Ils sont presque tous inconnus, ils sont presque tous les ouvriers conscients, et si à l'heure actuelle ils ne sont pas entrés en ligne d'action, c'est parce que nous n'avons pas été suffisamment un parti organisé pour le combat et l'action, que nous n'avons été jusqu'à présent que des théoriciens.

L'action est tout, la théorie n'est rien ou plutôt secondaire, car ce ne sont pas les théories qui détruisent les misères sociales, ce sera l'action ; il n'y a donc qu'à abandonner un peu la théorie pour s'occuper davantage de notre action, de notre propagande et de notre organisation.

Pour cela nous allons examiner la propagande par la parole qui est la base même de notre propagande. Elle comprend l'organisation des groupes ou plutôt des centres de conférences ; comme par exemple quelques camarades militants, un ou deux au bas nombre, se trouvent, seuls dans un quartier ou dans une région ; ils peuvent aisément trouver une salle, ne serait-ce que celle d'un marchand de vins, pour y organiser au moins une fois par semaine des conférences-causeries. Ils apporteraient là des brochures qu'ils auraient fait venir du *Libertaire* au prix de gros, ainsi que le journal, comme d'ailleurs tous les journaux que les camarades aiment à lire.

Les frais d'organisation peuvent être couverts par les bénéfices qui peuvent rapporter la vente de cette petite librairie et au cas où ce serait insuffisant, par des collectes faites entre les camarades, les cotisations mensuelles n'existant pas.

Là, beaucoup de camarades de différentes opinions politiques ou révolutionnaires pourraient venir discuter nos idées et les leurs. Parfaitement convaincus de la valeur des nôtres, nous savons bien que nous avons tout à y gagner et rien à perdre.

Tous les camarades pourraient se rencontrer dans ces groupes, s'y connaître et y amener de nouveaux adhérents, nous révolutionnaires nous devons l'être toujours et, là nous serions prêts tous ensemble pour marcher dans toute action, ne serait-

ce qu'une grève partielle mais révolutionnaire.

Par de combats continuels et successifs, toujours d'avant-garde, nous aurions tôt fait de rallier à nous les hommes d'action et de combat luttant toujours pour des améliorations matérielles.

M. Pamgaud.

P. S. — Le *Libertaire* organise dans ce sens, tous les dimanches après-midi, des réunions ou les camarades de Paris et des environs qui jugent cette action nécessaire et pouvant être efficace, pourraient venir s'entendre pour former des groupes.

Les camarades de province peuvent, eux aussi, faire la même chose en organisant eux-mêmes des réunions semblables. Si des indications leur étaient nécessaires, ils n'auraient qu'à s'adresser au journal.

LA QUESTION NEO-MALTHUSIENNE

Je lis dans le dernier *Libertaire* : « C'est une chose vraiment pénible que de rencontrer une pareille incompréhension dans nos milieux » (au sujet du néo-malthusianisme).

Le *Libertaire* voudrait-il avoir la bonne grâce d'ouvrir une fois de plus ses colonnes à un de ces malheureux égarés, qui ne comprennent pas encore ?

Duchmann, dans un récent article, prétendait que la question néo-malthusienne se ramenait à la question de la liberté sexuelle de la femme. Qu'il me permette de n'être pas du tout de cet avis : je trouve les deux questions parfaitement distinctes. Vous m'engagez à me rendre à un meeting ; le camarade d'en face me déclare qu'il n'en vaut pas la peine, que je perdrai mon temps, et m'engage à ne pas m'y rendre ; cependant vous admettez tous les deux ma liberté entière de faire comme il me plait.

De même, nous voici une vingtaine de personnes dans une salle, toutes admettant, au point de vue sexuel, la liberté absolue de la femme ; liberté d'être mère ou de ne pas l'être, comme il lui plait ; liberté d'avoir des rapports féconds, des rapports stériles, ou de s'abstenir, à son choix. Nous sommes donc absolument d'accord sur la question : liberté sexuelle ; et cependant, parmi nous, les uns jugent qu'il est prétentieux que la femme soit mère, d'autres qu'elle ne le soit pas ; certains qu'elle le soit avec persévérance, d'autres en observant une prudente limitation ; d'autres enfin professent sur la question un aimable je-m'en-fichisme ; quelques-uns se dispensent d'avoir une opinion, uniquement parce qu'ils croient avoir des questions plus importantes, plus graves, plus pressantes auxquelles consacrer leur réflexion, leur temps et leurs efforts. — ce qui, entre parenthèses, est à peu près la position.

Ainsi donc, tout en étant d'accord sur la question libérée de la femme au point de vue amour et maternité, on peut professer sur la question malthusienne profondément différentes. Je relève en passant dans le même article de Duchmann une phrase qui m'a fait plaisir : « Les charges de la procréation peuvent être repoussées par les travailleurs sans qu'une modification notable se produise dans l'ensemble du régime économique ». Intéressant à voir, et qui nous éloigne singulièrement de l'époque, récente pourtant (il n'y a pas un an) où l'on pouvait lire, sur le même *Libertaire*, cette déclaration au moins étrange de la part de révolutionnaires, surtout d'anarchistes : « Les néo-malthusiens ne croient pas ; ils savent (sic) que la copulation préventive, pour parler comme Georges Drysdale, sauvera les prolétaires (sic) ».

Il n'est point de sauveur suprême. Que le malthusianisme !

A ce point de vue je suis très heureux de la nouvelle tendance qui se manifeste dans les articles malthusiens parus depuis peu dans le *Libertaire*. La propagande anti-conceptionnelle n'apparaît plus comme indispensable et méritant une place prépondérante. On ne lui attribue point le mérite singulier de devoir donner au prolétariat le « salut ». Tout récemment j'y lisais, sous la signature Kronos, un article dont l'auteur s'affirmait néo-malthusien (l'article était d'ailleurs intitulé : *Ajoutez peu d'enfants*, mais avec combien de restrictions ! Il y était dit, ou presque, que les néo-malthusiens étaient ceux qui faisaient par leurs exagérations le plus de tort à l'idée néo-malthusienne ; que le gros danger contre lequel on devait lutter à l'heure actuelle n'était pas la prolifération irréticelle du prolétariat, mais tout le système économique, que capitalisme, militarisme, etc. ; que la propagande anticongestionnelle laisserait très probablement intact le problème social ; mais cependant qu'il y avait à continuer cette propagande une question de *philanthropie intelligente*.

Diab ! voilà mon antimalthusianisme bien voisin du malthusianisme de Kronos ! Seulement, vous me permettez d'entourer encore mon dada favori et de demander : Ne trouvez-vous pas qu'une œuvre de philanthropie intelligente doit être, par le fait même, bien secondaire pour qui ne prétend pas faire de philanthropie, même intelligente, mais de l'action révolutionnaire ?

Docteur Vargas.

Nous finissons par nous entendre. Oui, l'action révolutionnaire nous intéresse avant tout. Mais précisément j'avais vu dans la propagande néo-malthusienne une face de l'action révolutionnaire, et pour preuve j'en appelle à l'envoi de la classe bourgeoise. Antimalthusien contre Vincent, certes ! mais malthusien contre le docteur Vargas, tel je reste, et tel doit être, à mon sens, tout anarchiste réfléchi, quant à la question qui nous occupe.

Guy Baral (Kronos).

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy, 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé. Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle. Il est divisé en deux parties :

1° Notions sur la Génération, union sexuelle, fécondation ; 2° Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien, en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

Les Idées pratiques

Nous rappelons aux camarades qui ont l'intention de nous faire parvenir des produits quels qu'ils soient qu'ils peuvent commencer avec un tout petit capital. Du reste, ils n'ont qu'à nous écrire, en nous faisant connaître la nature de produits qu'ils désirent nous faire parvenir, nous leur donnerons à ce sujet toutes les indications nécessaires pour commencer les expéditions.

On peut nous expédier des marrons, des noix, pommes, poires, des artichauts d'Oran, de Perpignan, ainsi que des agneaux de l'Aveyron et des chevreaux des Deux-Sevres. Enfin tout ce qui concerne l'alimentation.

Dans ce vaste domaine, tous les camarades peuvent se créer des situations indépendantes, étant donné surtout que la vente des produits expédiés leur est assurée.

Notre maison se trouvant en plein marché de gros, l'écoulement de n'importe quelle marchandise est rapide.

Pour tous ceux que cela intéresse, s'adresser à Mme Laverny, halles centrales, 3, rue Garat (Bordeaux).

FILS A PAPA EN REVOLTE



(Chœur des Huissiers, Notaires, Magistrats, Juges, etc.) — C'est jeune, c'est petit, ça crie ! mais laissez-les sortir de l'aire : ils seront aussi féroces que les autres quand il s'agira de poursuivre leur proie !

L'Orthographe

LE CITOYEN LEBLANC. — Vous vous dites révolutionnaire, mais vous êtes conservateur, traditionaliste en diable.

LE CITOYEN LENOIR. — Vous voulez rire ?

LEBLANC. — Exemple. Depuis que les mots français existent, ils évoluent en se simplifiant : activer cette évolution, c'est être révolutionnaire.

LENOIR. — Mais les mots sont vivants. Laissons-les évoluer insensiblement comme la vie. Simplifier ici, c'est amputer. Le cœur me saigne à la pensée de tous vos coups de bistouri.

LEBLANC. — Quand il s'agit de démolir de pittoresques maisons du 15^e pour mettre à la place quelque laide bâtisse, mon cœur saigne aussi. Cependant il le faut ; les maisons ne sont pas éternelles ; on ne peut les laisser écrouler sur nos têtes. Pour les mots, s'ils se sont refaits intelligemment, leur simplification ne les rend pas moins jolis. — au contraire.

LENOIR. — Ah ! ah ! Elle est bien bonne ! Parlons en de votre *orthographe*, de vos *simplifications intelligentes*, de votre *logique* et autres *gratias* plus ou moins raisonnables et françaises.

LEBLANC. — Et pourquoi n'écrivez-vous pas : *mélancholie, caractère, phaniasme, nœpe, teste*, etc ? Cela se faisait autrefois. Qu'avez-vous à dire contre tête, nœpe, fantôme, caractère, mélancolie, et ainsi de suite ?

LENOIR. — Que ce n'était pas beau pour nos ancêtres, voilà tout.

LEBLANC. — Ce qui est beau, selon vous, c'est donc les corselets de fer, les jambières, les morions, tout l'attirail gothique. Cela se concevait au temps de la chevalerie. Conservées dans les mots, cette armature et ces béquilles nous font l'effet d'un musée d'orthopédie, — avec un b.

La belle chose, vraiment, que des bandages et des pièces articulées sur un libre corps humain. La nature, dans sa pure simplicité, voilà donc la laideur ?

LENOIR. — Simplicité ! Simplicité !

Vous me faites songer à ces insulaires de Swift qui coupaient leur pain en figures géométriques. Tout à la géométrie. Voilà votre objectif, sous prétexte de simplicité, d'ordre, de logique, de symétrie.

LEBLANC. — Du moins éviterais-je ce que je vous reprochais en commençant : d'être révolutionnaire et traditionaliste intransigeant à la fois. C'est, parbleu, trop d'inconséquence.

LENOIR. — Mais l'intérêt de la vie est dans son illogisme.

LEBLANC. — Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

LENOIR. — Et vous ?

Tous deux. — Ça n'est pas toujours facile à dire.

Silvaire.

L'Agitation

BEZIERS

Dimanche dernier a eu lieu à la Bourse du travail une réunion des délégués des syndicats des travailleurs agricoles de l'arrondissement. D'importantes décisions ont été prises relativement à la propagande et à l'organisation. Un sérieux mouvement de revendications se prépare. Il aura pour base les décisions prises au congrès de Narbonne en 1904 : journée de six heures à 50 centimes l'heure, deux litres de vin, suppression des forfaits, etc.

Au cas de refus par les propriétaires de faire droit à ces réclamations, une grève généralisée pourrait éclater fin janvier ou commencement février, au moment des grands travaux (moisson, échardage, etc.).

Nous reparlerons de cet intéressant mouvement.

Paul Iber.

Monceau-les-Mines

Depuis 1900, la cité montecellienne est dotée d'une municipalité socialiste et unifiée, encore ! Des qu'ils eurent pris possession de l'Hôtel de Ville, nos braves conseillers voulurent montrer qu'ils étaient capables de faire quelques réformes !

Leur premier travail fut de revouer un fic nommé par l'ancienne municipalité réactionnaire, pour le remplacer par un autre plus... socialiste ! Trouvant ensuite que, pour la sécurité publique, 3 flics n'étaient pas suffisants ils en nommèrent un autre, avec les fonctions de secrétaire du commissariat. Probablement que pour ce métier de... cotraqueux, ils n'en trouveront pas à Monceau, car ils allèrent chercher ce phénomène à Beaune.

Or, depuis son arrivée, ce nouveau défenseur de l'ordre ! cherchait une occasion de se distinguer et de montrer son talent. En attendant il montrait... ses galons, car on pouvait le voir se dandiner dans les rues de notre ville, semblable à un train-saïre de l'armée.

Donc, cette occasion se présentait ces jours derniers, mais hélas ! pas à son avantage. Deux individus, des apaches ! parait-il, faisaient du bruit dans un théâtre ambulant. Notre homme, appelé, voulut mettre à la raison (on se doute comment !) les deux tapageurs. Mal lui en prit, car il reçut une raclée formidable dont il se rappellera et qui va, sans doute, refroidir son zèle, ce qui ne serait pas dommage.

Mais, me direz-vous, 4 flics pour une population de 26.000 habitants, vous n'avez pas à vous plaindre il y a bien moyen de les dresser ces individus-là ?

Où ! mais c'est qu'avant ça nous sommes gagnés de 40 pandores, 30 que compte habituellement la commune, puis 5 formant une brigade volante, changée tous les 3 mois depuis la grève de 1901 et 5 autres nouvellement débarqués, chassés de Navilly-sur-le Doubs comme on le sait, et que les Montecelliens cependant si révolutionnaires ! ont bien voulu accepter. D'ailleurs la municipalité n'a pas protesté contre cette invasion... de pandores, car, contrairement à ce qu'on en a dit, elle n'est pas satisfait, principalement le maire et député Bouvier, Not-Jean, pour les mineurs et les dames.

Dimanche passé on a pu voir ce dernier, perché dans un banquet de pompiers, aux côtés du commissaire de police et du capitaine de gendarmerie.

La lutte de classes ! n'est-ce pas ? J. Blanchon.

Communications

Conférences de la « Guerre Sociale ». — Tivoli Vaux-Hall, rue de la Douane, mercredi 29 décembre 1900, à 8 heures et demie du soir. Conférence publique et contradictoire, par Sébastien Faure, Gustave Hervé, Léon Jouhaux. Sujet traité : « Défendons la laïque ».

Cette conférence sera présidée par le citoyen Odrin, professeur révoqué. Entrée, 0 fr. 30. Au profit de la Ruche.

Tournée E. Girault. — L'itinéraire d'Algérie étant bienôt terminé, voici le troisième itinéraire de retour pour la France :

Menton, Nice, Cannes, Grasse, Draguignan, Bagnols, Saint-Raphaël, Saint-Maxime, Saint-Tropez, Hyères, Toulon, Bandol, Sanary, Le Bousquet, Ollioult, La Ciotat, Aubagne, Marseille, Aix, Salen, Lamasson, Cadenet, Pertuis, Cavallon, Hies-sur-Sorgues, Arles, Saint-Louis-du-Rhône, Baux, Marsalargue, Lunel, Montpellier, Alais, Bessèges, Mende, Rodez, Decazeville, Millau, Saint-Affrique, Le Bousquet-d'Or, Beziers, Coursan, Carcassonne, Pamiers, Foix, Lavelanet, Saint-Girons, Toulouse, Saint-Sulpice, Montauban, Cahors, Agen, Nérac, Tournai, Marmande, Bordeaux, Libourne, Cognac, Saintes, Rochefort, Surgères, La Rochelle, La Roche-sur-Yon, Nantes, Chantenay, Saint-Nazaire, Angers, Misengrains, Trélazé, Segré, Saillé, Le Mans, Nogent-le-Rotrou, Chartres.

Ecrire de suite, pour l'organisation des conférences, à E. Girault, poste restante, Tunis.

PARIS

Coopération des Idées, 157, faubourg St-Antoine. — Tous les mercredis, à 8 h. 1/2, cours d'espéranto.

Carte d'Etudes, salle Jules, 6, boulevard Magenta. — Vendredi 24 décembre, à 8 heures et demie : « Réflexions sur le syndicalisme révolutionnaire », par Pierre Dacosta.

Gruppo anarchico (fra italiani). — Vendredi 24, réunion des camarades italiens et français, au 69 de la rue de l'Hôtel-de-Ville, pour discuter le cas Cagnoli-Sarmalati.

Jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Réunion du groupe mardi 25 décembre, salle Jules, 6, boulevard Magenta. Causerie par le camarade Dupuy : « L'individu et la société ». Entrée libre.

Solidarité. — Les poètes et chansonniers révolutionnaires rappellent au souvenir des camarades qui auraient des chaussures à réparer, leur collègue, le Père Lapurge, 22, rue de la Parcheminerie (5^e).

Les Ouvriers sur métaux. — Le 24 décembre à 8 heures et demie, 35, rue du Sergent-Bauchat (12^e), organisation d'une fête et de la propagande.

La Libre Discussion, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Vendredi 24 décembre, à 8 heures et demie, causerie par Hella Alzir, sur « Les morales ».

Groupe anarchiste du XIV^e. — Maison Commune, 111, rue du Château. — Mardi 25 décembre, à 8 heures et demie du soir, conférence par Georges Duruy : « Les idées anarchistes au point de vue individuel social : le caractère et la valeur de l'action anarchiste. Entrée gratuite. »

Gruppo libertaria Idista. — Cours gratuits par correspondance. L'enseignement étant individuel, on peut commencer à n'importe quelle époque.

A tous ceux qui désirent se faire une opinion par eux-mêmes, envoi gratuit des documents sur la question *Esperanto* (primatif) ou *Ido* (esperanto mis au point). — Ecrire au secrétaire : C. Papillon, 27, avenue Harmonie, à Bobigny (Seine).

Cours *Ido*. — Lundi 27 décembre à la Co-

pération des Idées, 157, Faubourg-Saint-Antoine, cours de Lingua International en 10 leçons.

MARSEILLE

Les Causeries, 9, rue de la Fraternité, 1er étage. — Dimanche 26 décembre, à 6 heures, causerie par Maresan sur *Les Fêtes religieuses et les Fêtes laïques*. — Organisation d'une soirée familiale avec concert et bal. — *Avenir Social*, section marseillaise. — Samedi 25 décembre, à 9 heures du soir, réunion : Compte rendu et situation du groupe ; au bar du Magot, 107, boulevard Baille, 107, salle du sous-sol. Les camarades s'intéressant à l'œuvre de l'« Avenir Social » sont priés d'être présents.

ORLEANS

Causeries libres. — Réunions tous les mercredis et tous les samedis soirs, à 8 h. 3/4, au nouveau local, 29, rue de Recouvrance, au 27.

TOULON

Jeunesse libre. — Il est rappelé à tous les camarades que le Groupe est ouvert tous les soirs, de 5 à 7 heures, et qu'ils y trouveront tous les journaux et brochures révolutionnaires.

La bibliothèque (300 volumes) est à la disposition de tous ceux qui veulent s'instruire.

AVIGNON

Groupe d'éducation libre. — Café de l'Entree, place de l'Horloge. — Jeudi 30 courant, à 8 h. 3/4, au café Prieur, place Saint-Louis.

VIENNE

Les camarades révolutionnaires et libertaires sont informés qu'une réunion aura lieu jeudi 30 courant, à 8 h. 3/4, au café Prieur, place Saint-Louis.

SAONE-ET-LOIRE

Fédération révolutionnaire. — Réunion départementale des Groupes samedi 25 décembre, à 9 heures du matin, salle Thomas, place du Collège, à Chalon-sur-Saône.

Tous les camarades du département sont invités à y assister et pourront participer à la discussion sur la propagande à intensifier dans la région.

MONTCEAU-LES-MINES

Réunion du Groupe révolutionnaire vendredi 24 décembre, à 8 heures du soir, salle André, rue du Bois. — Urgence. Discussion sur la réunion départementale.

BEZIERS

La Libre Discussion. — Dimanche prochain, à 2 heures de l'après-midi, au nouveau siège, café de la Terrasse (2e étage), allées Paul-Riquet, causerie par le camarade Albert Hayart.

Petite Correspondance

Poncet. — « Comment nous ferons la Révolution », par Pouget et Pataud, est en vente au *Libertaire* : 3 fr. 25 par la poste. — Dix numéros de notre numéro annoncé sur *l'Ecole Moderne*, 1 fr.

P. Cros. — Pas d'abonnement que vous dans la région. Le père Barbasson habite dans l'arrondissement de Marmande.

Poiray. — Excusez-nous, l'article faisait double emploi.

Le camarade du 102 peut s'adresser à Maurice Lecoq, 3, rue des Béguines, Chartres.

Le camarade Leo Bartha, qui était à Chartres l'année dernière, donnera de ses nouvelles à Maurice Lecoq.

Le camarade Morin, Charles fait savoir qu'il est de retour de l'Argentine. Lui écrire au *Libertaire*.

Aux camarades titiens. — Par suite de promesses antérieures, la salle n'est pas libre le vendredi 24 pour la conférence Sammalatti. Lui écrire, 4, rue Geoffroy-Lasnier, soit pour une autre salle, soit pour une autre date.

Roy Francis est averti de donner son adresse à J. Blanchon, rue de la Fontaine, Montceau. — Pressé.

Pradin donnera son adresse à V. G., toujours même adresse.

Un jeune camarade cherche du travail comme ouvrier tailleur. Ecrire au *Libertaire*.

Un camarade demande à s'associer avec quelqu'un qui voudrait s'installer dans l'Ardeche comme vendeur de journaux révolutionnaires et autre colportage. Ecrire à Pauchelon, 124, rue de Charonne, Paris.

Caillat Paul. — Vous avez répondu à votre annonce au journal.

P. Pradin est prévenu que la lettre de V. G. lui est revenue avec la mention : « Partir sans laisser adresse ».

SOUSCRIPTIONS

Pour le « Libertaire »	
Gueuse	0 50
Un camarade	0 75
Claudon	0 50
G. B., Roubaix	2 »
Groupe libertaire d'Alsace	2 »
Prouvost	2 »
Renaud	0 50
Pour l'« Avenir Social »	
Teyssier	1 50
Albert Feinstein	1 »
L. Louchereau	2 »
Kassky-Toussaint	3 »
Pour les éternelles aux enfants de l'Avenir Social	
Madec	0 85
Pour le Comité de Défense	
Gosselin frères	5 »
Renaud	1 »
Souscription pour l'« Avenir Social »	
Couture	2 »
Piednoir	1 50



CARTES POSTALES ANTICLERICALES

Dix Pochettes différentes
Les douze cartes (dont 6 en couleurs)
La pochette : 0 fr. 75 franco
La collection complète : soit 120 cartes dont 60 en couleurs
6 francs 50 franco recommandé
Conditions spéciales aux marchands
En vente au **LIBERTAIRE**, 15, rue d'Orsel, Paris 18e

Vient de
Paraître :

Pour conserver sa santé,
pour se préserver et se
guérir des maladies.

Le Docteur chez soi

Par un Comité de Docteurs
de la Faculté de Paris

Préface du Dr MEIGE, ancien Médecin Principal des Invalides et de l'Hôpital militaire du Gros-Gaillou, Chevalier de la Légion d'Honneur, Président de la Société d'Hygiène de France
POUR FACILITER L'ACHAT DE CETTE ŒUVRE — INDISPENSABLE DANS TOUTE FAMILLE — SANS PRÉCÉDENT

Nous ne manquons pas de traités d'hygiène et de médecine, nous en avons de gros, de petits, de moyens. Mais les petits sont un résumé des moyens et les moyens une copie abrégée des gros. Or, les gros traités sont l'œuvre de savants qui écrivent pour des savants et le moindre de leurs défauts est d'être illisibles pour la moyenne des lecteurs.

Or, l'œuvre moderne que nous présentons aujourd'hui au public est une œuvre de vulgarisation scientifique, Pratique, Populaire, Compréhensible, Conscientieuse et Honnête. Unique en son genre, qui n'en aborde pas moins toutes les questions physiologiques et médicales rendues ainsi accessibles à tous ; mais, ce qui contribue à leur donner une valeur particulière, c'est que toutes les améliorations apportées dans les méthodes de guérison et d'hygiène par l'expérience la plus éclairée y sont enregistrées et que ce travail se trouve absolument en concordance avec les progrès les plus récents de la science médicale moderne.

Guérir c'est bien, Prévenir c'est mieux !
Tels sont les grands principes de

MON MÉDECIN
qui ne vise que l'intérêt de tous et les soins de la santé de tous. C'est un ouvrage inestimable d'une valeur pratique indiscutable, patronné par de hautes sommités médicales. Il n'est pas comme tant d'ouvrages semblables, fait dans un but particulier.

Par l'Anatomie, par la Physiologie, par la Chimie et la Botanique médicales, par l'Etude de l'Hygiène, par la description des causes, des symptômes et du traitement des maladies, tout lecteur averti sera en état de lutter à temps et presque toujours victorieusement contre un mal, en attendant le secours d'un représentant de l'art médical, qu'il appellera à son aide, en cas de complication qu'il saura prévoir.

Un chapitre spécial est consacré aux soins d'urgence, aux pansements et à la petite chirurgie.

MON MÉDECIN
contient un Index alphabétique permettant de trouver instantanément la maladie cherchée et le traitement approprié. C'est le plus bel ouvrage à mettre dans une bibliothèque de famille, c'est un ami discret, un conseiller sûr qui répond nettement à tous les besoins et qui dans bien des cas tiendra lieu d'une consultation de médecin.

ÉPOUSES ET MÈRES
N'hésitez pas à faire la minime dépense : c'est à vous surtout l'avenir et le bien-être de vos enfants. Ce livre vous est aussi indispensable que le pain quotidien ; vous y trouverez tous les renseignements pour soulager et guérir les maux qui guettent vos bébés dès l'âge le plus tendre.

L'ouvrage complet est livré de suite.

Deux gros volumes, richement reliés (25x18) avec annexes, modèles démontables (musée d'anatomie), 30 planches hors-texte en couleurs, nombreuses illustrations, imprimées sur beau papier, etc., au prix actuel de 27 francs.

Le prix sera augmenté très prochainement

3 francs par mois | **7 cent.** par jour
9 MOIS de CRÉDIT

EN VENTE

au « Libertaire »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, 45, rue d'Orsel.
La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

Pages d'histoire socialiste (Tcherkassoff)	0 25	0 30
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkine)	0 25	0 30
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 10	0 15
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 10	0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 10	0 15
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 10	0 15
Organisation initiative, cohésion (Jean Grave)	0 10	0 15
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
A B C du libertaire (Lernina)	0 10	0 15
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
L'Anarchie (A. Girard)	0 05	0 10
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15	0 20
La question sociale (S. Faure)	0 20	0 25
Arguments anarchistes (Beauregard)	0 10	0 15
Le loi des salaires (J. Guesde)	0 10	0 15
« Le droit à la paresse (Lafargue) »	0 10	0 15
« Communisme et les paresseux (Chapelier) »	0 10	0 15
La femme dans les U. P. (E. Girault)	0 10	0 15
L'Abolition de la politique (Paraf-Javal)	0 10	0 15
La bonne Méthode (Paraf-Javal)	0 10	0 15
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 30
La Morale transformiste	0 10	0 15
Le Monopole de l'Abrutissement officiel	0 10	0 15
Les faux livres penseurs et les vrais	0 10	0 15
L'Humanité nouvelle	0 10	0 15
La substance universelle	0 10	0 15
Les faux Droits de l'Homme et les vrais	1 75	1 95
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarés, d'Emile Henry	0 15	0 20
Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	0 15	0 20
La Femme esclave (Chapelier)	0 10	0 15
Le procès des quatre (Almeryde)	0 10	0 15
Les Crimes de Dieu (Séb. Faure)	0 15	0 20
Boycottage et sabotage	0 10	0 15
Grève et Sabotage (Fortuné Henry)	0 10	0 15
V. A. B. C. syndicaliste (Georges Yvetot)	0 10	0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 10	0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	0 10	0 15
Le manuel du soldat	0 10	0 15
Aux Conscrits	0 05	0 10
Patrie, guerre et caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Le militarisme (Nieuwenhuis)	0 10	0 15
Lettres de ploupioups	0 10	0 15
Le militarisme (Fischer)	0 10	0 15
L'antipatriotisme (Hervé)	0 10	0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 10	0 15
La Croix en l'air (E. Girault)	0 05	0 10
Neuf ans de ma vie sous la choucroute militaire	0 20	0 25
Contre le brigandage marocain	0 15	0 20

Mystification périodique et solidarité prolétarienne (Stacelberg)	0 10	0 15
Fin de la congrégation, commence la peste religieuse (Jean Most)	0 10	0 15
Combat pour l'individu (Palante)	0 20	0 25
Entretiens d'un philosophe avec la marchandise (Diderot)	0 10	0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 10	0 15
Le Salariat (Kropotkine)	0 10	0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 10	0 15
Les deux méthodes du syndicalisme (Delesalle)	0 10	0 15
Grève générale réformatrice, grève générale révolutionnaire (G. G. T.)	0 10	0 15
Le Salariat (Pouget)	0 10	0 15
Les lois scélérates	0 25	0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 05	0 10
Syndicalisme et révolution (Dr Pierrot)	0 10	0 15
Le parti du travail (Pouget)	0 10	0 15
L'éducation de demain (Laisant)	0 10	0 15
Au café (Malatesta)	0 10	0 15
L'Amour libre (Mad. Vernet)	0 10	0 15
L'immoralité du mariage (Chaughli)	0 10	0 15
Le prétre dans l'histoire (Mazoni)	0 25	0 30
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 10	0 15
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion)	0 10	0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 10	0 15
Le désordre social (Hervé)	0 10	0 15
Vers la révolution (Hervé)	0 10	0 15
Opinions subversives (Clemenceau)	0 10	0 15
Pages choisies d'Aristide	0 10	0 15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 10	0 15
La Chair à canon (Manuel Devaldès)	0 15	0 20
La doctrine des Egaux (Extraits des œuvres de Babeuf)	0 50	0 60
L'Internationale, documents (James Guillaume), 2 volumes, chaque	4 75	5 20
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50	0 60
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25	1 35
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco), Jean Jaurès, Ernest Vauchan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, La livraison	0 10	0 15
Le problème de la population (S. Faure)	0 10	0 15
L'illusion parlementaire (Laisant)	0 10	0 15
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 10	0 15
Le Corporatisme (Ed. Potier)	0 20	0 25
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 10	0 15
Dieu n'existe pas (D. Elmasian)	0 05	0 10
L'incombustibilité de l'âme (Liptay)	0 20	0 25

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15	0 20
En Normandie, chanson (M. Vernet)	0 10	0 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet)	0 20	0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Le Peuple est vieux, Les Fous, Le 1er mai, Bazaine, Les Gants, Les Favorites, La Chanson d'un Incroyant, Prostitution, Les Masques rouges, Militarisme, Les Gueux, Les Filles de deux sous, l'Amour et Volonté, Magistrature, La Patrie, Procuration, Triomphe de l'Anarchie, Chaque chanson	0 20	0 25

CARTES POSTALES

Vues de l'Avenir social (12 cartes illustrées différentes)	0 75	0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes illustrées différentes)	0 60	0 70
Cartes postales anticléricales	0 90	0 70

EDITIONS DIVERSES	
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet)	1 » 3 25
Précis de Sociologie (Palante)	2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante)	8 75 4 10
Leur République (Urban Collet)	3 » 3 50
La Révolution vivante ? (U. Gohier)	2 » 3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50 2 65
Terre libre (Jean Grave)	2 75 3 25
L'initiation mathématique (Laisant)	2 » 2 25
L'initiation astronomique (Flammario)	2 » 2 25
L'absoluité de la Propriété (Paraf-Javal)	1 » 1 20
Les Classes sociales (Malato)	2 » 2 45
L'antimilitarisme et la Paix (Gohier)	1 » 1 10
Leur Patrie (Gustave Hervé)	3 » 2 50
Les Soliloques du Pauvre (Jehan Ricot), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits, Illustrations de Steinlein	3 » 3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Ricot)	1 25 1 50
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier)	1 80 2 »
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75 3 25
L'impuissance d'Hercule (G. Pichot)	3 » 2 50
Le Feuine (La Braxa) : collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	1 50 1 80
Socialisme et Anarchisme (A. Heimon), préface de Naquet	3 » 3 50
Anarchisme (Elzschner)	3 » 3 50
Le Coin des Enfants (Grave)	3 » 3 50
L'individu contre l'Etat (H. Spencer)	2 20 2 50
La Vie ouvrière en France (F. Pelletier)	3 » 3 50
Marat, Camille Desmoulins, Gracchus Babeuf (Victor Mérie)	4 » 4 10
Initiation chimique (G. Darzens)	2 » 2 25
De Ravachol à Caserio (H. Varenne)	2 » 2 40
Initiation mécanique	2 » 2 25
L'entraide (Kropotkine)	3 » 3 50

LIBRAIRIE FLAMMARION	
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25 1 75
L'Ethique (Spinoza)	0 95 1 20
Caractères (Elzschner)	0 95 1 20
Les Provinciales (Pascal)	0 95 1 20
Lettres persanes (Montesquieu)	0 95 1 20
Le neuve de Ramsau, la religieuse (Diderot)	0 95 1 20
Rabelais (Œuvres)	0 95 1 20
J.-J. Rousseau (Confessions)	0 95 1 20

LIBRAIRIE P.-V. STOCK	
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition	2 75 3 25
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75 3 25
L'Anarchie (Kropotkine)	1 » 1 10
L'individu et la Société (Grave)	2 75 3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75 3 25
La Grande Famille (Grave)	2 75 3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine)	2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, t. 1, et 2, chaque	2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen)	2 75 3 25
Sous la casaque (Dubouche)	2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Les joyeusetés de l'Exil (Malato)	2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
La Commune (Louise Michel)	2 75 3 25
Le Socialisme en danger (Domela)	2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Eliase Reclus)	2 75 3 25
Temps futurs, Socialisme Anarchie (Naquet)	2 75 3 25
Sous-Offis (Cescaves)	2 75 3 25
Anarchistes (Mackay)	2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave), nouvelle édition	2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (Un Prospect)	2 75 3 25
Philosophie du déterminisme (J. Sauzet)	2 75 3 25

CONES FUSIBLES

A la suite de la formule anticonceptionnelle que nous avons publiée dans le n° 12 du *Libertaire*, de nombreuses lettres nous sont parvenues pour nous demander où il fallait s'adresser pour se procurer les cônes au trioximéthylène.

Nous avons demandé au pharmacien, auteur de la formule, s'il voulait et pourrait fabriquer lui-même ces cônes fusibles ; sa réponse est affirmative.

De l'avis de plusieurs médecins néomalthusiens, ce produit est le plus sûr et le moins cher de tous ceux préconisés jusqu'à ce jour ; ajoutons aussi qu'après expérience faite, nombre de camarades en ont reconnu l'excellence.

Donc pour les personnes à qui le temps matériel fait défaut pour collectionner ce qui leur est nécessaire, nous les prévenons qu'elles peuvent s'adresser à Mme Silvette, 68, rue Rochecourt, à Paris (9e). — Prix de la boîte de 12 : 0 fr. 90, franco recommandé : 1 fr. 05. La boîte de 24 : 1 fr. 50, franco : 1 fr. 70.

VIENT DE PARAÎTRE

La Loi de Malthus, par G. Hardy. En vente au *Libertaire* ; prix : 0 fr. 75 ; par la poste : 0 fr. 80.

Au moment où une formidable levée de bouchers réactionnaires se rue à l'assaut, pour étouffer de toute idée généreuse, nous ne saurions trop recommander la lecture de ce nouveau livre théorique néomalthusien.

LE LIBERTAIRE est en vente à Paris :

A LA FAMILLE NOUVELLE, restaurant coopératif, 173, boulevard de la Villette ;
AU RESTAURANT COOPÉRATIF, 33, rue Guersant ;
A LA LIBRE DISCUSSION, 69, rue de l'Hôtel de Ville.

A l'Eglantine Parisienne
61, rue Blomet.
Le demander dans tous les kiosques et chez tous les libraires.

Pour protester contre le crime

Achetez et adressez partout
les Cartes Postales du Libertaire

1° PORTRAIT DE FERRER

ET DE

SOLEDAD VILLAFRANCA

2° L'ASSASSINAT DE FERRER

Leurs Arguments

La pièce 0 fr. 10 — Le cent 3 fr. pris dans nos bureaux et 4 fr. franco recommandé — 30 fr. le mille franco.

L'imprimeur-gérant : Hélène LECADIEU.
15, rue d'Orsel, Paris.